

Doctoresse PELLETIER

BELGIQUE

Nous faisons un pressant appel à tous les camarades, anarchistes, communistes, syndicalistes, en vue de la formation d'un groupe, qui aura à envisager ce que nous devons entreprendre au sujet de la propagande communiste et libertaire.

ITALIE

Extrait d'une lettre reçue d'Italie par la Feuille de Genève : « Il est très intéressant de noter combien le peuple se passionne pour les choses révolutionnaires. A Bologne, on a débaptisé une rue d'Annunzio, pour en faire la rue Spartacus. La chose ne se fit pas sans quelques difficultés. Pendant plusieurs semaines, et presque chaque jour, les jeunes révolutionnaires plaçaient — avec le consentement de la Commune — les plaques portant le nom de Spartacus. Mais la nuit, les partisans de l'Annunzio les remplaçaient par les anciennes plaques. Au matin, les adversaires recommencent. »

ESPAGNE

Nous recevons cette lettre d'un bon camarade : Barcelone. Compagnons du Libertaire, Répondant à votre demande, nous vous écrivons ces lignes afin de vous renseigner sur les derniers événements.

Depuis le Congrès National tenu à Madrid, nous les résolutions prises dans ce Congrès ont été réalisées. Les syndicalistes ont déclaré leur soutien à la réalisation du communisme libertaire, la bourgeoisie espagnole s'est affolée. Elle s'est rendu compte de la force de la classe ouvrière organisée et la lutte qui avait cessé un moment a repris plus forte que jamais. Ce fut d'abord le lock-out de la bourgeoisie, croyant avoir vaincu l'ouvrier par la famine, retrouvait ses usines après six semaines d'arrêt. Elle ne reconnaissait pas son ancien personnel, mais voulait choisir elle-même les ouvriers qui lui convenaient et renvoyer les autres. Elle pensait obtenir également la fin du « boycott » déclaré par le Syndicat dans certains chantiers, notamment à la Prison de Femmes. Les Syndicats, qui sont hors la loi (les centres sont fermés, et les camarades sont arrêtés par centaines) ont répondu en publiant un manifeste clandestin. Dans ce manifeste on recommandait aux ouvriers de ne pas retourner au travail avant d'avoir obtenu satisfaction, à savoir : tous les ouvriers seront employés dans les mêmes conditions qu'autrefois et toutes les journées de « lock-out » seront payées.

Devant l'énergie indomptable de nos camarades, la bourgeoisie appuyée par le gouvernement employa une autre méthode : système de terreur, répression féroce.

Voici maintenant, camarades du Libertaire, les derniers faits qui ont caractérisé la lutte actuelle : vous voyez que malgré les brutalités inimaginables commises par la police, vos camarades espagnols ont encore une grande confiance dans l'issue de la lutte.

Le 6 janvier, à Valence, nos camarades ont supprimé le bourgeois Antonio Lillo dont le personnel était en grève. Le même jour, à Gijón, attentat contre Morillon, un industriel.

Le 9 janvier, à Vigo, un autre bourgeois fut assailli par ses ouvriers qui étaient en grève depuis plusieurs semaines. Le même fait s'est produit à Barcelone contre la personne d'un contremaître. A Alicante, 36 délégués ont été arrêtés en pleine réunion au moment où ils allaient déclarer la grève générale. Le même nuit, un grand nombre de camarades ont été détenus, cependant la grève générale éclatait le lendemain matin.

Le 10 janvier, des ouvriers en grève attaquaient leur patron à Torrecilla, la police intervint et la lutte s'engagea entre gendarmes et grévistes. Il y eut des blessés et des morts des deux côtés. A Grenade, un industriel, nommé Anibal, a été attaqué ; il n'a malheureusement pas été touché.

Le 11 janvier, à Gijón, collision entre la police et les grévistes, 24 blessés. A Tarrasa, une auto, qui transportait la Garde bourgeoise, a été attaquée.

A Llausa, une fabrique est complètement détruite par l'explosion de deux cartouches de dynamite.

Ces faits sont les conséquences de la répression contre les syndicats et contre les anarchistes. Pour vous donner une idée de cette répression, je vous dirai que les membres de la confédération du travail, sont hors la loi, que les syndicats sont fermés et qu'il y avait le 11 plus de 4.000 camarades arrêtés.

Le 12, 30 syndicalistes et anarchistes sont arrêtés à Barcelone.

Le 14, les délégués de syndicats de Seville, de Valence, de Bilbao, sont détenus. Les réunions sont interdites.

Le 15, dans un restaurant clandestin, tenue au Clot, près de Barcelone, où se trouvaient 70 délégués, composant le comité confédéral, la police fit irruption, arrêtant 65 camarades, les autres réussirent à s'enfuir au péril de leur vie.

Le 23, les prisons contiennent plus de 5.000 camarades. La bourgeoisie lance un manifeste en annonçant qu'elle va rouvrir les ateliers. Comme précédemment les ouvriers ne consentirent à retourner au travail que si les six semaines de lock-out sont payées.

La lutte continue, le Gouvernement appuyé par les Chambres est décidé à employer des moyens « plus énergiques ». Voilà, camarades du Libertaire, ce qui se passe en ce moment en Espagne.

Je vous tiendrai au courant des nouveaux événements.

Recevez un fraternel salut.

Un numéro de propagande A DIFFUSER

Ce Numéro (n° 54), qui contient le compte rendu presque in-extenso du procès de notre ami Barbé, constitue un excellent numéro de propagande. Aussi nous invitons nos camarades à le diffuser, à le distribuer, à le faire lire autour d'eux. Pour le leur procurer, nous en avons fait faire un tirage supplémentaire de 5.000 exemplaires, que nous laisserons à raison de 11 fr. le cent. Faites-nous vos commandes.

ILLOGISME

Ca n'a été qu'un incident coutumier aux réunions publiques, une interruption. Non pas que le citoyen Vaillant-Couturier, qui en fut la victime, soit l'objet d'une attention toute particulière de la part de ceux que l'on a accoutumé de qualifier les « saboteurs ».

Le citoyen Vaillant-Couturier n'en est pas encore là, Dieu merci ! Nous espérons même sincèrement qu'il n'y parviendra jamais. Et d'ailleurs, quel frais écoule de l'écoule de ces cinq dernières années. Et il est souhaitable que ces maîtres de la scène fassent école pour qu'il nous soit donné enfin, de voir du beau théâtre.

Certes, la critique est bien inspirée en décrétant ses louanges à des œuvres qui honorent ceux qui les ont conçues. Mais elle s'égare, croisons-nous, en associant les directeurs à ses félicitations.

Ceux-ci, on le voit de l'oublier, font montre d'une psychologie avisée en mettant à la scène des pièces qu'ils savent répondre au goût d'une partie du public. Ils n'ignorent point que leur cause n'en saurait pâtir.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

importance internationale autrement considérable qu'un meeting de miteux rêvant du socialisme intégral.

THEATRE ET COFFRE-FORT

Nous applaudissons volontiers à ce que les critiques ont appelé la renaissance théâtrale. Il est évident que des œuvres de haute inspiration comme L'Amie en folie, de François de Curel, ou L'Amateur, d'Henry Bataille, sont réconfortantes, après les débâcles de ces cinq dernières années. Et il est souhaitable que ces maîtres de la scène fassent école pour qu'il nous soit donné enfin, de voir du beau théâtre.

Certes, la critique est bien inspirée en décrétant ses louanges à des œuvres qui honorent ceux qui les ont conçues. Mais elle s'égare, croisons-nous, en associant les directeurs à ses félicitations.

Ceux-ci, on le voit de l'oublier, font montre d'une psychologie avisée en mettant à la scène des pièces qu'ils savent répondre au goût d'une partie du public. Ils n'ignorent point que leur cause n'en saurait pâtir.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Mais ce sont les mêmes qui, pendant la guerre, nous ont accablés des pires inepties. Malgré la Censure, qui ballonna la pensée au théâtre comme dans la presse, ils pouvaient faire mieux. Ils ne l'ont même pas tenté.

Les partisans d'une langue auxiliaire reviennent avec insistance sur la nécessité de l'étude d'une langue artificielle : espéranto, ido, romanes, etc..

Les auteurs et propagateurs de ces langues tiennent à démontrer que les humains ne peuvent pas se passer d'un idiome nouveau qui doit les réunir dans une fraternité universelle. La connaissance de l'espéranto, de l'ido détruira les guerres, rapprochera les peuples, disent leurs partisans.

La question de la langue universelle a hanté les esprits depuis bien longtemps, a fait beaucoup d'ouvrage, a donné lieu à des Congrès et plus de cinquante langues auxiliaires ont été proposées aux humains dans un but de réconciliation et de paix, ce qui n'a pas empêché les guerres. Aujourd'hui, la question qui se pose, à mon avis, est celle-ci :

Une langue artificielle est-elle nécessaire ?

Je réponds catégoriquement : NON. On n'apprendra une langue que par nécessité. Il ne viendra jamais à l'idée d'un « terrien », d'un paysan et d'une quantité innombrable de gens qui ne bougent pas de leurs villages d'apprendre une langue quelconque.

Par conséquent, l'étude d'une seconde langue — artificielle ou nationale — ne convient qu'à un nombre restreint d'individus. L'étude des langues ne s'adresse qu'à une clientèle spéciale.

La faillite d'une langue artificielle ainsi que son inutilité ont été démontrées ; je n'y reviendrai pas. Malgré les efforts de leurs promoteurs les langues auxiliaires, même celles qui ont eu le plus de succès comme le vlapak et l'espéranto, n'ont jamais pu réunir plus de 5 à 6.000 adhérents.

Mais est-ce à dire que si je suis l'adversaire absolu des langues artificielles, il faille se contenter dans la langue nationale et ne pas en sortir ? Non, tel n'est pas du tout mon avis. Au contraire, partant aussi du même principe que beaucoup d'esprit généreux qui ont émis de tout temps cette idée que les peuples doivent se comprendre pour se soustraire à l'exploitation des capitalistes et des dirigeants, je suis partisan d'une langue universelle, non seulement pour l'utile de voyageurs, d'intellectuels, de chercheurs, et enfin pour tous ceux qui, en somme, éprouvent le besoin d'étendre leurs connaissances et peuvent être appelés à se déplacer.

Pour tous ceux qui entendent la nécessité d'une seconde langue et qui sont dégagés de tous préjugés patriotiques, il ne reste qu'à leur conseiller l'étude de l'anglais. Il ne faut pas se dissimuler que c'est la langue du présent et de l'avenir, et pour nous qui sommes partisans du rapprochement des peuples, nous n'avons qu'à appuyer les efforts des protagonistes de l'anglais au lieu de nous plonger dans l'étude d'une nouvelle langue.

Examinons cette question, et c'est plus particulièrement aux Français que je m'adresse.

Depuis la guerre et grâce à Clemenceau, la France est devenue en quelque sorte une colonie anglo-américaine : elle est en tous cas sous la dépendance des vainqueurs de la grande guerre, les Anglais et les Américains. Des rapports journaliers et constants nous tiennent établis en notre pays, l'Angleterre et l'Amérique.

Dans les grands centres comme Paris, Marseille, Lyon, l'anglais s'impose aux commerçants comme aux travailleurs. Il n'est de même sur la côte d'Azur et nous voyons dans nos kiosques quantité de journaux et de revues en anglais, ce qui semble établir que ces feuilles sont demandées et lues.

D'autre part, je suis avisé par un ami habitant Berlin, qu'en Allemagne, on apprend de préférence à toute autre, la langue des vainqueurs et dans les Berlitz School, le français qui était très en vogue avant la guerre, est aujourd'hui complètement délaissé au profit de la langue anglaise. Sans en avoir la certitude absolue, je crois pouvoir dire qu'il en est ainsi dans tous les pays de l'Europe, l'Espagne et la Suisse notamment.

Bref, il y a actuellement 800 millions d'individus qui parlent ou comprennent l'anglais, voilà un fait. Tous les raisonnements des espérantistes et des idistes ne pourront rien changer à la réalité de la chose.

Le militarisme allemand étant en partie détruit au profit des nations de l'Entente, le rôle de l'Angleterre et de l'Amérique étant prépondérant dans le monde entier, c'est donc à l'anglais, au point de vue pratique, qu'il faut avoir recours si nous voulons nous créer des relations extérieures, rentrer en rapport avec les humains et suivre les grands mouvements politiques, économiques ou littéraires.

L'anglais est parlé dans les cinq parties du monde, ne l'oublions pas, et avec la connaissance de cette langue, un voyageur se tirera toujours d'affaire.

Je n'insisterai pas davantage ; tout esprit réfléchi sera de mon avis. Mais si j'ai tenu la parole les feuilles des arbres ? Et de cette forêt, s'élevaient trois géants, trois géants portant, sains et saufs, agitant allègrement leurs casquettes. L'un était donc ce mur qui nous forçait, nous autres, à rester courbant sous les branches broyées par le feu ? N'y avait-il pas, par là, une porte qui nous ouvrait que devant des jupes livides, des yeux de fièvre ou des membres émaciés ?

Tranquillement, la voiture roulait sur le champ usé par les piétons ; il ne manquait que le rouge vit d'un Baedeker pour parfaire l'image d'un voyage d'agrément.

Ceux-là retournaient chez eux ! Près de leurs femmes et de leurs enfants, peut-être ?

Un douloureux tiraillement, un effort convulsif, comme si le regard était lié au roulement de la voiture, puis la sensation d'être arraché... jeté dans le vide... en cet instant où l'âme pour ainsi dire labourée par la voiture qui s'éloignait était béante et fouillée par l'envie d'un fait nouveau menaçant soudain et sa brusque étreinte avait fait le mal inimaginable auquel je suis condamné pour le reste de ma vie.

Inconsciemment, j'allais vers le blessé duquel les trois voyageurs s'étaient détournés avec répugnance, comme si ne faisaient pas partie de lui les atroces misères de ces créatures qui parcouraient avec intérêt. Accroché à côté d'un petit drapeau de la croix-rouge saie et déchiré, la tête entre ses genoux ramassés à corps, il ne m'entendait pas. Derrière lui s'étendait l'espace brun, circulaire, plissé comme un mandarin qui se détachait du pré encore quelque peu verdoyant par place. Comme est usé le cor favori du camp familial, l'herbe en cet endroit était usée par les blessés qui, jour après jour, se rassemblaient à l'heure pour être emmenés à l'ambulance par les voitures qui apportaient des munitions et remportaient des blessés.

à revenir sur cette question que j'ai déjà traitée à diverses reprises, c'est parce que je constate, et notamment dans nos journaux un retour offensif des espérantistes et des idistes. En présumant cette langue auxiliaire, ils ont ainsi perdu leur temps à nombre de camarades dont les loisirs sont fort restreints et qu'ils occuperaient plus utilement en étudiant une langue vivante comprise par les trois quarts des habitants du globe.

Lon PROUVOST.

La conférence Sébastien Faure

Le prochain numéro contiendra le compte rendu in-extenso de la 2^e conférence que Sébastien Faure fait le jeudi 29 janvier, à la Maison des Syndicats. Les camarades qui désireraient diffuser ce numéro voudront bien nous faire leur commande avant mercredi prochain pour que nous puissions fixer notre chiffre de tirage.

Les conditions seront de 11 fr. le cent.

ACTION D'ÉCLAT

à l'actif de la soldatesque française

Les journaux d'avant-garde ont parlé, il y a déjà quelque temps, de l'assassinat, par des officiers français, lors de l'occupation d'Odesa par les troupes françaises, d'une institutrice française, prise à distribuer des manifestes encourageant les soldats à ne point marcher contre le peuple russe. (C'est même au sujet de ce crime, reproduit en dessin avec commentaire sur la plaquette les « Crucifiés », plaquette éditée par le groupe Clarité, que se trouvent poursuivis plusieurs membres dudit groupe). Mais cet assassinat n'est qu'un des épisodes de la nouvelle campagne de Russie.

Voici le récit d'un de ces faits odieux, qui s'est déroulé sur la jetée d'Odesa, le 21 décembre 1918, dont un de nos camarades, qui en fut témoin, nous envoie la relation.

Nous avions débarqué, le 1^{er} régiment de marche d'Afrique et le 11^e d'infanterie, le 18 décembre 1918. Le 21 au matin, un étudiant russe fut pris au moment où il distribuait des brochures « demandant aux soldats français de ne pas combattre contre les travailleurs russes ; demandant que nous étions tous frères ; demandant que les troupes fussent pour eux, pour nous et pour tout le monde, et indiquant les hommes à se révolter contre les chefs. »

Pris sur le fait, son compte était bon, comme l'attaché militaire le commandant, qui, sans autre forme de procès, résolut de le faire exécuter. Le peloton d'exécution fut préparé devant le commandant qui, sans crainte, regardait bravement les préparatifs de son déshonneur.

On jeta au poteau et il demanda seulement à l'adjudant, chef du peloton d'exécution, qu'il l'attachât, à de le laisser se mettre à genoux.

On lui banda les yeux et, tandis que, stoïquement, il attendait la décharge, il prononça ces paroles sublimes : « Je meurs pour la liberté des peuples. »

Le capitaine commandant la 1^{re} compagnie du 1^{er} régiment de marche d'Afrique, avec une lâcheté qui caractérise tout particulièrement l'individu, sous l'aspect de la bêtise, le commandant, dit-il, nous dit, regardant avec une pitié cruelle, que ce jeune homme était un héros, et qu'il ne le trahissait pas, la vache.

Attendant la décharge et attendant de tous les côtés, qui étaient accourus au supplice, serait fort. Mais je ne puis passer sous silence ce geste de l'adjudant, chargé de donner le coup de grâce, arrachant le bandana, enveloppant brutalement la tête du supplicié par les cheveux, la faisant violemment de côté pour découvrir la place où tirer. Geste de sauvagerie.

Et ces paroles prononcées avec un rythme de folie humaine : « C'est le premier et ce sera le dernier. »

Je vous garantis, camarades, l'authenticité de ces faits, car, bien malgré moi, j'en ai été le témoin, et ce n'est qu'un exemple de ce que j'ai vu.

Voici donc un témoin de visu des atrocités commises par la soldatesque française sur les révolutionnaires russes. Ce simple fait, si cruellement odieux dans sa brièveté, dans sa vérocité, nous fait entrevoir jusqu'à quelles bassesses, jusqu'à quelles souillures jusqu'à quels crimes horribles, les hommes peuvent descendre l'âme du troupeur français, l'âme des officiers français en particulier.

« Ah ! on peut nous parler des crimes du Boche ! Les trahisseurs de sabres se valent d'un côté, comme de l'autre des frontières. Et c'est un devoir pour nous, nous autres, de leur rendre la pareille. Ils nous ont fait des atrocités, toutes les atrocités dont se sont rendus coupables nos braves soldats, à l'épée et au drapeau souillés dans la sang du martyrologue des peuples du monde. »

Grandeur, générosité de l'âme française ! Mensonge ! Mensonge ! Mensonge ! ! ! L'uniforme militaire, partout où il se trouve ne sert qu'à couvrir et à excuser les crimes les plus infâmes et les plus odieux de ceux qui'il recèle.

C'est ça la gloire.

Andréas LATZKO.

HOMMES DANS LA GUERRE

Suite (1)

Le Camarade

Est-il permis d'abuser du mot guerre et de le prendre comme étiquette, quand au lieu de courage et de gloire luttent la « gerbe » et la « portée » qu'on alimente avec diligence stimulée de femmes et d'enfants tournant les obus ? Qui oserait aujourd'hui dénigrer les héros des époques antiques qui jetaient des hommes aux lions, si on les compare à ceux qui dirigent comme un guignol dont on tire les ficelles cette lutte entre hommes et machines, escamotant leur réserve de chair humaine durera davantage que l'acier et les stocks de l'adversaire ?

Non, tous les mots admis avant que commençât la guerre sont trop beaux et trop honorables : comme le mot « front » que j'ai appris à haïr. Fais-on front aux canons qui, tapis derrière les montagnes projettent la mort dans l'air libre à travers l'espace ? Fais-on front aux mines qui, à dix mètres sous terre s'insistent invisibles ? Une tête de ligne est s'insiste « front », une petite maison démantelée par la mitraille derrière laquelle les rails sont arrachés parce qu'arrivés là, les trains voient après avoir mené des hommes frêles, gais, hâlés, pour les ramener lorsqu'ils des visages livides et des membres engourdis, ils sortent de la machine infernale.

Le soir, lorsque je descendais à cette tête de ligne, j'aperçus assis par terre, adossés à la grille du quai, un soldat barbu, le bras

droit en écharpe. Quand il me vit passer, il se leva, main gauche flatta avec sollicitude sa droite broyée, il me lança un regard bas et haineux et gronda grinçant des dents :

— Oui, oui, mon lieutenant, c'est ici qu'on fait de la salade d'hommes !..

Puis-je oublier la grimace maligne qui déformait la bouche douloureuse ? Puis-je oublier le mot « front » sans que le fatal écho « salade d'hommes » se fasse dans mon oreille ? N'est-ce pas les autres, les malades, qui au lieu d'entendre « salade d'hommes » absorbent avidement les lèches racontées des bardes guerriers modernisés. Ceux-ci s'en vont, fâchés des voyageurs en vins, faire l'artillerie pour la marque « guerre mondiale », parce qu'ils ont ainsi le droit de se promener en auto sur le front comme des chefs d'armée, au lieu d'être sous les ordres d'un caporal dans les tranchées fangeuses, face à face avec la mort.

Y a-t-il encore des hommes de chair et de sang qui peuvent prendre en main un journal sans que la révolte le secoue ? Peut-être vraiment porter dans son cerveau la vision de mornes bédouins, atteints de coups de feu, qui, debout sous l'averse caillouteuse, dans un pré bonheur, saignent passivement, et lire avec calme les mensonges concernant la perfection du service sanitaire ? Peut-on suivre ligne par ligne la description des voitures d'ambulance impérialisées, des tranchées confortablement installées et tapissées et autre hâblerie avec lesquelles des drôles idéalistes se servent militairement dans les exécutés ?

Des hommes reviennent chez eux avec des yeux résignés, stupéfaits ou la mort se reflète encore. Souvent, ils marchent dans les rues d'un éclaircissement hésitant comme des somnambules.

Dans leurs oreilles bourdonnent encore les clameurs de rage bestiale qu'ils ont entendues dans la guerre.

jetaient dans l'ouragan du feu de roulement pour ne point laisser éclater leur furtive détresse. Alourdies d'ourrage au point qu'un mulet de sa charge trop pesante, les arrivait avant encore sur la conscience. Les regards étonnés d'ennemis assommés ou embrochés... Et ils n'osaient ouvrir la bouche pour qu'un autre homme ne leur fût pas en face. Les enfants mêmes parlaient, avec une curiosité enjouée, des grenades, des assauts à la bombe. Ainsi les jours de permission ne les imprégnaient pas, et le retour vers la mort les délivra de cette honte : avoir été restés au logis et pour lesquels la mort et la terreur sont devenues des lieux communs qui ne donnent plus de frissons.

Obstinez-vous, messieurs les docteurs ! C'est un honneur d'être accusé de folie furieuse en face de drôles qui, pour sauver leurs têtes, ont aguerri et magnifiquement l'humanité, éteint la pitié et acruis de la considération aux dépens de la détresse des autres.

En uniques intermédiaires entre la souffrance et la force, n'auriez-vous pas à réveiller la conscience du monde, à vous armer d'un porte-voix, à clamer sur les places publiques « Salade d'hommes » ? Mais ce que ce que les cheveux se dressent sur la tête de ceux dont les pères, époux, frères, fils sont partis pour la fabrique de cadavres, jusqu'à ce que toutes les gorges humaines vibrent d'un seul écho : « Sa-lade d'hommes !.. »

Maintenant, si vous êtes près de moi, messieurs les docteurs, je vous montrerais mon camarade substantié par l'ardeur de la haine contre les communiqués du front et l'indifférence de l'arrière.

Je le sens debout derrière moi. Mais sa figure est sous mes yeux sur la feuille blanche, comme un mot filigrané et ma plume en vole dans une hâte féroce pour couvrir de lettres au moins ses yeux qui ne regardent plus de reproches.

Boursoufflé, déchiré, effroyablement torturé, son visage se détache lentement, ressort du papier comme la Sainte-Face ou l'ange de Véronique.

C'est ainsi qu'il était ce jour d'été où trois journalistes le voyant étendu à la lisière de la forêt se détournèrent choqués avant un bref commandement presque militaire :

— Cachez donc ça ! Leur visite était pour moi. Je devais leur parler de la guerre, car leur rôle était d'être au filer comme l'éclair à travers la zone dangereuse, gisant brisés sur la route de Goritz.

C'étaient d'aimables messieurs en culottes bouffantes, d'un chic écorçant, avec des casquettes qu'on eût été soustraits au film de Sherlock Holmes. Et ils proposaient de se charger de nos lettres, de transmettre nos salutations, ils s'exclamaient sur la fin de ma cage, riaient à gorge déployée de mon sommeil en osier et ne furent inexprimablement torgbés que la voiture fut prête avant que les Italiens commencent leur bombardement journalier.

Pour quitter la forêt, ils durent repasser devant l'homme horriblement défiguré qui gisait immobile. Mais de nouveau ils s'arrêtèrent, car comme un commandement, ils jetèrent leurs têtes de côté et contemplèrent les dégâts causés la veille par une attaque d'avions, et ils gesticulaient avec un tant d'excubérance que s'ils se fussent trouvés derrière la devançière soumise d'un cadé.

Je soufflais comme on souffle après avoir couru en courant très rapide. L'endroit où j'étais me sembla soudain étrange et nouveau. Était-ce la même forêt que les grenades frappaient en crépitant, que les grenades avions « Caproni » survolaient en vauvents, les ailes éblouies, et en glissant de bombes et de flèches, tandis que le feu de nos mitrailleuses foudroyait comme de

This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a slightly textured appearance with some minor discoloration and small dark spots, possibly due to age or handling. A horizontal tear or fold is visible near the bottom edge of the page.